

# Cartographe sa vingtaine

**Bande dessinée** par Virginie Fournier

## Audrey Beulé nous propose de parcourir, à sa manière, l'autoroute du Souvenir.

*La Vingt*, album paru à Mécanique générale, est la première publication dans le circuit officiel d'Audrey Beulé, artiste en arts imprimés qui s'intéresse notamment à l'édition indépendante. Formée en design graphique, elle inscrit sa démarche dans une relecture de l'abstraction qui allie les théories féministes et queer. Pour ses premiers pas en bande dessinée, Beulé s'attache, dans un récit d'apprentissage autofictionnel, aux moments formateurs de sa vingtaine et elle utilise l'autoroute 20 comme métaphore de son parcours.

Originaire de Québec, la narratrice de *La Vingt* poursuit ses études supérieures à Montréal. Le déménagement hors du cocon familial occasionne des allers-retours réguliers au cours desquels elle regarde le paysage qui défile, converse avec ses partenaires de covoiturage et, surtout, plonge dans son intériorité. La sensation de flottement causée par le déplacement entre les deux villes lui permet de laisser libre cours à ses réflexions. Elle en profite alors pour revisiter les moments phares de sa vingtaine. L'album reflète bien ce mouvement de la pensée dans sa composition graphique et témoigne du passage à l'âge adulte.

### D'une langueur monochrome

Au gré de ses trajets, la narratrice nourrit différents souvenirs et se laisse porter par des impressions parfois diffuses. Beulé aborde ainsi plusieurs thèmes qui font écho à sa génération, qu'il s'agisse de la pression de performance, de l'importance des amitiés, du féminisme ou encore de l'écoanxiété. Pourtant, le récit parvient difficilement à en moduler les nuances ou, du moins, à faire ressortir des points de tension qui pousseraient l'écriture plus loin. Je me suis parfois demandé pourquoi l'autrice ne poursuivait pas sur sa lancée, notamment lorsqu'il était question de la rupture d'une amitié ou

des crises d'anxiété de la narratrice à l'université. Bien que traités dans une perspective qui permet aux lecteur·rices de se sentir interpellé·es, ces sujets ne sont qu'évoqués, alors que la réflexion amorcée par Beulé nous indique qu'il y a amplement de matière.

*La douceur est revendiquée comme une forme d'affirmation de soi et elle définit le rapport au monde.*

Cet effet de lecture schématique tire probablement sa source de la signature graphique de l'album, qui repose en quelque sorte sur une métonymie visuelle : l'image n'a du sens que lorsqu'on considère ses différentes parties. L'artiste intègre la métaphore de l'autoroute, ponctuée de pictogrammes et de repères connus, à son langage. Si ce procédé s'avère efficace pour la matérialité de l'ouvrage, le texte, en revanche, manque de vivacité. En fait, il résume plus souvent l'image au lieu de s'ouvrir à différents possibles, et ce, même si le livre se conclut sur cette affirmation inspirante : « Parce que la poésie naît des incertitudes. » Après la lecture de *La Vingt*, on reste un peu sur sa faim : l'album décrit plus l'apaisement qu'il n'explore des doutes.

### « J'aime la beauté du vécu »

Il ne faudrait tout de même pas réduire *La Vingt* à un manque de profondeur ou de nuances : cela reviendrait à passer sous silence ce qui constitue l'identité de

cet ouvrage, à savoir la représentation positive d'une introspection et d'un parcours. La bande dessinée met en relief les moments formateurs de la vingtaine – pas seulement ce qui la trouble – et elle évite d'en nourrir les éléments anxiogènes. Beulé articule principalement son propos autour des ressources qui revigorent la psyché humaine au lieu de s'attarder aux inquiétudes qui grugent les énergies. Le rythme du récit, qui se rapproche du mouvement de l'automobile, avec ses va-et-vient entre différentes périodes de la vie, traduit bien ce sentiment de sécurité enveloppante. Ainsi, la narratrice se penche de manière touchante sur ses relations familiales et sur son quotidien partagé avec son amoureuse.

Cette tendresse du regard de la narratrice sur son entourage constitue un leitmotiv du texte et de la proposition visuelle. L'artiste exploite un bleu marine monochrome dans un mélange d'aquarelle, de gouache et de petites marques au stylo pour développer un langage original qui illustre bien l'agentivité de la protagoniste. Dans la démarche de Beulé, la douceur est revendiquée comme une forme d'affirmation de soi et elle définit le rapport au monde.

Quoique l'album soit porté par des thèmes et des préoccupations pertinentes, j'aurais préféré que leur traitement ne soit pas aussi lisse, surtout dans l'articulation du texte avec l'image. N'empêche qu'Audrey Beulé nous offre une lecture réconfortante et une proposition esthétique qui fait plaisir à découvrir.



# Pour qu'elles apparaissent

**Bande dessinée** par Virginie Fournier

**Après s'être illustrée dans la bande dessinée documentaire, Mirion Malle se fraie un chemin dans le domaine de la fiction sans compromettre sa posture résolument féministe.**

Montréalaise d'adoption, Mirion Malle campe sa première fiction dans la métropole québécoise. On y retrouve Clara, une jeune autrice qui peine à joindre les deux bouts entre sa pratique artistique, son travail d'attachée de presse et une dépression paralysante. Au fil des mois, la protagoniste sombre dans une angoissante sensation de vide et ne parvient pas à renverser le mouvement qui l'entraîne vers le fond. Elle multiplie pourtant les efforts – tentatives infructueuses – pour émerger de son apathie mortifère. Ce n'est qu'après avoir nommé un trauma bien enfoui que l'héroïne, protégée à l'intérieur d'un *safe space* créé par des ami-es proches, trouve les ressources adéquates pour enfin « réapparaître ».

*Avec C'est comme ça que je disparaïs, Mirion Malle prouve que l'écriture peut bénéficier de l'empathie.*

## Du documentaire engagé à la fiction bienveillante

Mirion Malle s'est d'abord fait connaître grâce à son blogue *Commando culotte* (publié en 2016 sous forme de livre aux éditions Ankama), dans lequel elle analyse la culture populaire selon une perspective féministe. Exhaustives et documentées, ses chroniques rendent accessibles à un large éventail de lecteur-rices des lectures féministes de productions grand public. Dans la

même lignée, l'autrice a aussi lancé *La ligue des super-féministes* (La ville brûle, 2019) et illustré *Les règles, quelle aventure !* (Remue-ménage, 2019), deux titres visant un public adolescent et participant de cette démarche pédagogique et militante. C'est donc forte de son expérience que Mirion Malle s'attelle à un ouvrage de fiction empreint d'une volonté de « normaliser » ce qui pourrait être considéré comme marginal et exceptionnel dans les discours *mainstream*.

L'écrivaine prend de nombreuses précautions pour décrire de la manière la plus juste possible la trajectoire de Clara. Elle insiste sur de nombreux « détails » : ce faisant, elle détourne plusieurs schèmes normatifs et les montre sous leur angle universel. Ainsi, la douleur d'une rupture n'est pas hétérosexuelle ; certains personnages non binaires ne sont pas réduits à cette étiquette ; le véganisme ne constitue pas le trait identitaire dominant de Clara. Avec bienveillance, Mirion Malle intègre et valorise les réalités diverses de ses protagonistes. Elle propose à ses lecteur-rices une histoire qui tient compte des enjeux féministes liés à la représentation inclusive, sans négliger pour autant la profondeur de ses personnages. Elle offre plutôt un vocabulaire plus large, plus adéquat, pour appréhender les nuances de la maladie mentale et des émotions en général.

## Rendre dicible

*C'est comme ça que je disparaïs* se démarque par l'habileté de Mirion Malle à nommer de manière juste des ressentis complexes, et plus particulièrement les effets de la dépression. Plus le temps passe, plus les répercussions de la maladie se font sentir chez Clara : la fatigue constante,

les crises d'anxiété et les problèmes de socialisation pèsent sur ses épaules. Le parcours de la protagoniste montre bien comment le manque de ressources adéquates l'affecte durablement. Il met aussi en lumière les difficultés empêchant les membres de l'entourage de la jeune femme de lui offrir une aide concrète, et ce, malgré leurs bonnes intentions. La question de la santé mentale est abordée pour qu'elle soit mieux inscrite dans l'espace social et dans les dynamiques relationnelles.

D'ailleurs, le traitement général des émotions dans le livre permet de comprendre comment s'articulent les effets liés à la maladie et à la résurgence des traumas ainsi que les intrications des subjectivités s'entrechoquant au quotidien. Mirion Malle s'engage avec confiance dans la sphère de ces sensibilités. Sa démarche est appuyée par un trait qui défie les attentes de sa trajectoire et déborde parfois sur d'autres formes présentes dans la case. Certains cadrages voient la représentation de l'action racontée, ce qui crée une intimité particulière pendant la lecture. La fine ligne noire de l'artiste convoque et détourne les codes de la délicatesse, comme pour illustrer une myriade d'interprétations de nos états sensibles, de nos relations, de nos identités.

Avec *C'est comme ça que je disparaïs*, Mirion Malle prouve que l'écriture peut bénéficier de l'empathie.

Une belle manière de faire apparaître les failles qui nous traversent.

